

collage +50 edt tome I

UN
LIEUTENANT
À LA DÉRIVE

1

constance j. hampton

50 >

COLLAGES

ÉDITION SPÉCIALE

Volume 1 dans la série Collages les
Officiers de Wellington
50> collages

UN LIEUTENANT À LA DÉRIVE
DE
CONSTANCE J. HAMPTON

*

*

*

Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/CONSTANCE J. HAMPTON

ISBN/EAN * 9789492980618

Le droit de Constance J, Hampton d'être reconnue comme l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets.

*

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les personnages, endroits et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés strictement à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou ayant déjà vécu, n'est que pure coïncidence.

*

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie, par photocopie ou tout autre moyen, sans la permission des Livre sHERMESSE JAMES BOEKERIJ ou de l'auteur. L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre constitue une violation des droits d'auteur et pourrait exposer le contrevenant à la responsabilité pénale et civile.

✱

Thank you for respecting the hard work of this author Déclaration de Licence :

Ce livre numérique est sous licence et destiné uniquement à votre plaisir personnel. Ce livre ne peut être revendu ni donné à d'autres personnes. Si vous désirez partager ce livre avec d'autres personnes, veuillez acheter une copie supplémentaire pour chaque lecteur. Si vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté, ou s'il n'a pas été acheté uniquement pour votre usage, vous êtes alors prié de le renvoyer à Smashwords.com et d'acheter votre propre copie.

Merci de respecter le dur labeur de cet auteur.

*

VIII-MM-xix

*

Traduit de l'anglais par :

MARIE ANCIANO

v.o en Anglais (A lieutenant at Large)

*

Avertissement sur le Droit d'auteur :

Les livres électroniques ne sont pas transférables. Ils ne peuvent pas être vendus, partagés ou donnés. La reproduction ou distribution non autorisée de cet ouvrage protégé par les droits d'auteur est un crime puni par la loi. Aucune partie de ce livre ne peut être scannée, téléchargée vers ou à partir des sites de partage de fichiers ou distribuée, de quelque façon que ce soit, via Internet ou tout autre moyen, électronique ou imprimé, sans l'autorisation de l'éditeur. La violation criminelle des droits d'auteur, y compris la violation sans gain pécuniaire, fait l'objet d'une enquête menée par le FBI et est passible d'une peine de prison allant jusqu'à 5 ans, ainsi que d'une amende.

*

*

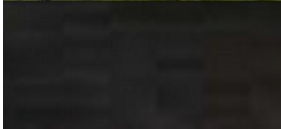
Tous les droits sont réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à *quelque fin que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des articles et des revues*

critiques. *



la



Chapitre 13 : IRLANDE

Lochiel dut se retenir d'accélérer le pas en direction de la caserne, quand il aperçut la longue avenue qui menait aux logements de son régiment de Dublin.

Bon sang, que cette mission avait été froide et inutile ! Personne en Irlande n'allait lancer une révolution en janvier alors qu'il faisait excessivement froid et que le grésil tombait !

Ses longues troupes d'infanterie semblèrent se ragaillardir quand la caserne se dessina dans un ciel gris. Les hommes redressèrent le dos, tapèrent des pieds avec leurs bottes noires, les kilts bruissant au rythme de la mélodie jouée par les cornemuses du Vieux Roper.

— Défilez, je vous prie, Sergent de régiment ! cria-t-il à Collin.

Le Sergent acquiesça et fit signe aux troupes de marcher sur place en se positionnant à la distance exacte requise les uns des autres.

Lochiel regarda les quatre-vingt-dix fantassins d'un air morose. Certains d'entre eux rangeaient rapidement des morceaux de pain dans les cachettes de leur uniforme et essuyaient leurs bouches et leurs visages.

— Mousquets, je vous prie, Sergent de régiment !

Collin se plaça face aux hommes.

— Épaule ! Attention !

Environ quatre-vingts mousquets se mirent en place sur les épaules des hommes en faisant des grands clics. Lochiel fit juste un signe de la tête et les pelotons se remirent en marche, mais cette fois en se pavanant, le torse bombé. Il regarda le ciel et espéra qu'ils seraient tous à l'intérieur

quand la pluie recommencerait à tomber. Il encouragea Akhbar, qui était agité, à marcher au pas.

— On sera bientôt à la maison, mon ami !
marmonna-t-il.

Quelle que fût la maison ; en ce qui le concernait, c'était une chambre à lui tout seul, avec une petite cheminée, et avec un peu de chance, du bouillon chaud et du pain frais pour renforcer son corps contre le froid de l'hiver irlandais. Il avait un grand lit d'une personne et demi avec un matelas rempli de paille et deux couvertures de laine. Les officiers les plus riches et les plus nobles avaient apporté leur propre literie

Chapitre 1: LE PROLOGUE DE JOHN MONTGOMERY

— Je m'excuse, Lord John, mais le Duc insiste pour que vous laissiez les chiens à l'extérieur des appartements de Sa Grâce.

John Montgomery, le second fils du duc de Rothford, regarda le digne majordome d'un air interrogateur, puis baissa les yeux en direction de ses deux épagneuls de chasse.

— Mère autorise toujours Boris et Bastet à être à l'intérieur, Tubby !

M. Tubbington jeta un regard exaspéré au jeune seigneur.

— M. Powell ne vous a-t-il pas averti, mon seigneur, que la situation justifiait un certain, ah... décorum, cette fois ? Pourquoi

n'attendez-vous pas dans l'antichambre pour que je puisse appeler votre valet afin qu'il change votre manteau et vos chaussettes et qu'il vous lave les mains et le visage ?

— Laver ? demanda John en fronçant les sourcils.

On se lavait le matin après une nuit de repos qui avait donné un mauvais goût en bouche et on prenait un bain le soir quand on était invité à dîner à la table du Duc. Son valet Smithy le plongeait dans un bain après une chute de cheval exceptionnelle ou quand il ne sentait pas bon...

Le majordome se contenta de hocher la tête et ouvrit la porte de la petite salle d'attente située à côté de l'entrée des appartements de la Duchesse.

— Emmenez les chiens de Lord John aux chenils, Mordecai, dit M. Tubbington au valet de pied robuste qui semblait surveiller

la porte de sa mère depuis une éternité, je parlerai moi-même à Smithy en ce qui concerne les besoins de Lord John.

Il se retourna et vit le fils du Duc, âgé de douze ans, s'asseoir avec hésitation sur une des chaises en bois à dossier droit de la salle d'attente. Il hocha la tête en signe d'approbation et reprit immédiatement son visage sévère et taciturne. Ensuite Tubby claquait des doigts à un jeune sous-valet de chambre qui se tenait debout immobile dans le couloir, et après avoir eu une petite conversation avec lui à voix basse, il l'envoya faire une course.

John, impatient, poussa un soupir. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui demandât d'attendre, mais en regardant ses mains sales, il était d'accord avec Tubby qu'il pourrait avoir besoin des bons soins de son valet. Il avait été dans les écuries pour

prendre soin du nouveau cheval de chasse que son frère aîné Randolph lui avait offert pour son anniversaire. Son père, Jonathan Montgomery, duc de Rothford, lui avait enseigné que les vrais guerriers au Moyen-âge prenaient toujours soin de leurs chevaux, et c'était exactement ce que John était en train de faire.

Quelqu'un cria dans la pièce qui se trouvait à côté de l'antichambre. John écouta attentivement. Il connaissait trop bien ce cri-là. C'était sans aucun doute sa mère, la Duchesse.

— Vous ferez comme je le demande, Jonathan, disait-elle d'une voix rauque menaçante.

Ah, oui, les menaces ! Sa mère avait toujours été un maître en la matière. John en avait reçues d'innombrables fois. Il n'avait jamais compris le besoin qu'éprouvait sa

mère de toujours s'affirmer de cette façon. Menacer n'avait jamais été nécessaire car tout le monde, à l'intérieur et à l'extérieur de leur vaste demeure, s'était toujours empressé de satisfaire à tous les nombreux souhaits de sa mère, qu'ils fussent raisonnables ou non.

Il entendit son père marmonner quelque chose d'inaudible. Ce n'était rien de nouveau non plus ; sa mère semblait posséder tous les pouvoirs du monde sur tous ceux qui vivaient dans leur maison de Londres, même sur son père, en dépit du fait qu'il avait été un héros de guerre acclamé, du temps où il était le colonel de son propre régiment, et qu'il était maintenant le duc de Rothford, un des hommes les plus puissants du royaume. — Un prêté pour un rendu ! cria sa mère, je

vous maudirai sur mon lit de mort si vous ignorez mes vœux, Jonathan Montgomery !

La réponse de son père fut étouffée, mais John put l'entendre malgré tout. Sa mère ne devrait pas prendre les choses aussi mal, la jeune fille n'avait été qu'une aventure quand il était dans le Nord...

John déplaça sa chaise de façon à être plus près du mur derrière lequel ses parents se querellaient.

Une fille ? Son père voyait une jeune fille dans le Nord ?

Ah, oui, sa mère parlait-elle de cette très belle femme blonde que John avait rencontrée une fois, quand son père et lui étaient allés faire une grande balade à cheval qui les avait menés du château de Stirling jusqu'à une « maison forte » près de Bannockburn ? Il n'avait alors que quatre ans et montait Leslie, son poney préféré.

C'était l'un des plus longs trajets qu'il avait jamais faits avec son père. Ce dernier avait été inhabituellement distrait, jusqu'à ce qu'il eût aperçu cette femme, debout devant la maison, en compagnie d'un petit garçon d'à peine cinq ans qui prenait une position protectrice à ses côtés. Malgré son jeune âge, John avait remarqué sa beauté éthérée. Une beauté différente de celle de sa mère. La Duchesse était toujours habillée et coiffée minutieusement. Elle n'avait jamais été vue sans maquillage : son masque blanc de poudre de riz, ses joues fardées et ses yeux accentués de khôl. John était incapable de dire de quelle couleur étaient les cheveux de sa mère car il ne les avait jamais vus ; ils étaient toujours dissimulés sous les énormes perruques colorées qu'elle portait. Les robes de sa mère étaient plus qu'élaborées et énormes ; elles étaient comme des cuirasses

qui enveloppaient sa silhouette tout entière et lui donnaient l'apparence irréaliste d'une poupée. Il ne doutait pas qu'elle le recevrait dans le costume complet d'apparat dû à son rang. Elle porterait peut-être même un énorme chapeau, malgré le fait qu'elle serait allongée sur une de ses chaises longues dorées.

La jeune fille du Nord était vêtue d'une simple robe grise, avec un tablier carré. Au lieu de délicates chaussures à talons hauts, elle portait des sabots en cuir robustes. Elle avait de longs cheveux blonds tressés en une grande natte qui descendait jusqu'à son très joli postérieur, qui n'était pas caché sous les baleines ou le crin des armatures. Il l'avait regardée avec de grands yeux ronds étonnés et avait admiré les doux traits du plus beau visage qu'il avait jamais vu de ce côté de la planète. Le son de sa voix était

animé et musical, et son rire était mélodieux en raison de sa tonalité grave qui différait tellement des gloussements et des ricanements hautains qu'il avait l'habitude d'entendre lorsque les nobles dames indolentes venaient leur rendre visite dans les résidences ducales. Depuis qu'il connaissait cette femme, il avait secrètement désapprouvé l'artificialité des robes de la cour, des corsets en bois, des grands décolletés inconvenants et du maquillage criard qui faisaient que les femmes ressemblaient à des marionnettes au bout d'un fils, avec les mêmes mouvements raides.

Son père et la femme avaient discuté pendant un certain temps. Son père avait semblé insister sur quelque chose et la femme avait secoué la tête en les montrant

du doigt, lui et le garçon qui, il l'entendit plus tard, s'appelait Lochiel.

La femme avait fini par céder et avait dit au garçon de prendre soin du petit Lord John.

Lochiel avait admiré le poney de John, et John, magnanime, lui avait dit qu'il pouvait monter Leslie s'il le souhaitait. Lochiel avait secoué la tête ; il avait son propre poney, mais ils n'étaient certainement pas autorisés à monter leur poney tout seuls. Alors, au lieu de cela, ils avaient emmené le poney de John à l'écurie qui se trouvait derrière la maison. Ils avaient joué là quasiment jusqu'au soir, jusqu'à ce que son père fût enfin sorti de la maison à la hâte, le visage un peu rouge et les vêtements visiblement enfilés sans l'aide de son valet.

— Vous devez admettre que notre John doit avoir les mêmes chances que nous



d'être heureux en mariage, ma chérie, répondit le Duc d'une voix suppliante.

La Duchesse commença à dire quelque chose, mais elle fut prise d'une quinte de toux et ne put poursuivre.

Le Duc lui conseilla vivement de ne pas se fâcher autant.

Puis John entendit son père accepter.

— Si vous pensez que cela est vraiment aussi important, je signerai les papiers pour les fiançailles, Élisabeth.

Sa mère continua à crier entre ses violentes quintes de toux, accusant toujours le Duc de « maudite trahison ».

Une demi-heure plus tard, alors qu'il portait des vêtements propres et sentait bon le savon cher au citron, Lord John Montgomery apprit qu'il devrait se fiancer à une fille qui s'appelait Lizzie Campbell et qu'il était censé l'épouser lorsque la jeune

filles auraient atteint l'âge de seize ans. Manifestement, il s'agissait du « prêté pour un rendu » auquel sa mère avait fait allusion en criant avant qu'il ne vînt dans sa chambre à coucher. Des calculs rapides dirent à Lord John qu'il aurait vingt-quatre ans d'ici à ce que la fille fût mariable et il décida donc de ne pas s'inquiéter au sujet de son mariage arrangé avec une petite gamine dont personne, à l'exception de sa mère hystérique, ne savait rien.

Comme il s'y attendait, elle était allongée tout habillée sur une chaise, arborant une perruque d'un mètre de haut avec à son sommet un grand chapeau en forme de roue. Quand elle éternua, elle perdit un morceau de maquillage qui tomba de sa joue, sans qu'elle ne s'en aperçût, pour atterrir sur sa haute poitrine corsetée et poudrée de blanc. Elle portait des gants en

dentelle qu'il baisa soigneusement après lui avoir fait un rond de jambe obligatoire.

Il se souvenait avec précision de la façon dont la jeune fille du Nord l'avait tiré contre sa poitrine douce qui sentait la femme et le savon au lilas. Elle l'avait embrassé avec enthousiasme et en sou-riant, quand elle lui avait dit au revoir. Il imaginait parfois qu'il pouvait toujours sentir ces douces lèvres sur ses deux joues, et dans ses rêves de garçon qui s'éveillait à la sensualité, elles avaient tendance à se transformer en quelque chose de très excitant. Il se souvenait de l'odeur de ses bras tendres et de ses cheveux blonds merveilleux. Ce ne fut que le soir qu'il comprit la remarque de Tubby au sujet du « décorum », quand son père lui annonça que la Duchesse, sa mère, était malheureusement décédée. Père avait l'air assez triste, mais Lord John semblait

remarquer également une sorte de soulagement, qui était sans doute dû au fait que sa mère était maintenant libérée des maladies dont elle avait souffert depuis la naissance de John. John regrettait que sa mère fût passée de ce monde à un autre qu'il ne pourrait atteindre, mais il n'était pas surpris de ne verser aucune larme. Il avait été plus proche de ses nourrices et de ses nounous que de la poupée qui avait été une duchesse et peut-être même un jour une mère, lorsque cette poupée lui avait donné naissance plus de douze ans plus tôt. Sans le savoir, il avait été fiancé sur le lit de mort de sa mère, à l'âge respectable de douze ans, alors qu'il se demandait seulement si sa mère avait jamais eu les cheveux blonds coiffés en une tresse qui touchait son derrière.



Quand la date de son mariage arrangé se rapprocha, Lord John commença à rechigner. Il était alors plus ou moins amoureux de la comtesse Maria Katrina Oblinsky, une réfugiée russe qui avait des cheveux blond blanc jusqu'aux hanches, quand ils étaient lâchés, et qui aimait se promener dans les robes moulantes de l'époque de la pré-Régence, qui étaient tellement à la mode à la cour de l'arriviste Napoléon Bonaparte à Paris.

Son père l'avait envoyé à deux reprises dans un petit village près de Glasgow afin qu'il y courtisât la petite gamine avec laquelle il était fiancé, mais en raison de son amour pour Maria Oblinsky, il avait détesté chaque minute passée avec elle et n'avait pas voulu admettre que sa future épouse fût en fait d'une exquise beauté et une fiancée virginale très convenable. Maria ne pouvait

prétendre à aucune de ces caractéristiques ; elle était plus ou moins deux fois plus âgée que Lizzie et avait de l'expérience dans des choses en relation avec les fouets, les chaînes et les draps de lit en soie.

Finalement, le Duc avait promis qu'à sa mort, Lord John deviendrait le marquis de Lorna et Kintyre à la place de son frère Randolph. Ça ne dérangeait pas Randolph de donner ce titre « à l'avance » à son petit frère, parce qu'il deviendrait le nouveau duc de Rothford. Le titre de marquis de Lorna et Kintyre n'était de toute façon qu'un titre de courtoisie. Lord John, qui était à ce moment-là un malotru trop gâté de mauvaise réputation et avait les pires appétits sexuels, se préparait donc à aller à Édimbourg afin d'épouser la très honorable Élisabeth Campbell, une gamine sans dot, ni ascendance éminente, en échange de quoi

il serait un jour Marquis. John serait heureux d'avoir enfin un titre. Ses dettes s'accumulaient considérablement et il craignait de ne pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps avec pour seul crédit le fait d'être le second héritier du duc de Rothford. Il détestait Lizzie Campbell encore davantage parce qu'elle se posait en obstacle devant ses chances de marier une héritière qui pourrait le faire sortir de la situation désespérée dans laquelle il s'était mis. La seule chose que Lizzie Campbell lui apporterait était son corps qui ne lui générerait rien d'autre que des obligations dont il n'avait rien à faire.

**



Chapitre 2 : LE PROLOGUE DE LOCHIEL

La femme rejeta ses mains quand il essaya de l'attraper par la taille.

— Allez-vous-en, Lochiel Cameron, criat-elle, je vous ai déjà dit de vous en aller !

Elle se retourna et le poussa fortement au niveau de la poitrine.

Il trébucha en arrière sur les dalles anciennes de leur ferme et atterrit sur son derrière.

— Mais Catriona...

Elle tourna autour de lui, les mains sur les hanches.

— N'arrivez-vous pas à vous le faire entrer dans votre petite tête, Lochiel ? Je ne veux plus de vous ici ! Je n'ai plus besoin de vous ici ! J'ai ces quatre fils dont je dois m'occuper, et la dernière chose que je veux,

c'est que vous perturbiez mon sommeil la nuit.

Il se redressa lentement de son humble position.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Cat ?
Ce sont mes enfants aussi !

Elle le regarda avec mépris et les traits de son visage laissèrent entrevoir son vrai âge.

— Bien sûr qu'ils sont les vôtres, Lochiel, répondit-elle d'un air dédaigneux, et je n'en ai pas besoin d'un autre, et encore moins d'un enfant comme vous dans la maison. Retournez à Édimbourg afin de jouer les soldats pour ce méprisable Sassenach qui se fait appeler notre Duc !

Elle se retourna et se dirigea vers la cuisine.

Il mit le manteau de son uniforme de lieutenant.

— Si c'est vraiment ce que vous voulez...

Il entendit le désespoir dans sa propre voix. Son épouse, qui était près de dix ans son aînée, voulait-elle vraiment qu'il s'en allât ?

Elle réapparut à la porte et se frappa la tête d'une main.

Il la dévisagea, amèrement déçu. Têtu ? Sa femme l'accusait-elle d'avoir un crâne trop dur pour comprendre ce qu'elle disait ?

— Et qu'en est-il de nous, Cat ? dit-il presque à voix basse.

— Vous saviez qu'il n'y avait pas le moindre sentiment d'amour entre nous ! La seule chose que vous avez toujours voulue, c'était d'être en rut ! Je vous l'ai autorisé. J'avais besoin de faire des enfants pour le Clan, comme me l'avait dit mon père. Maintenant, vous pouvez partir. Contentez-vous d'envoyer de l'argent pour les garçons

et allez faire une guerre quelque part, Lochiel.

— Qu'en est-il de la ferme ? demanda-t-il.

Des sueurs froides lui coulaient dans le dos. La ferme avait été achetée avec l'argent de sa mère.

— Je prendrai soin de la ferme, et vous, allez gagner l'éducation de vos fils. Maintenant, allez-vous-en !

Elle désigna du doigt la porte d'entrée.

— Ma maman a payé pour cette ferme, Cat ! Pourquoi devrais-je partir ? Tout est à moi de plein droit.

Catriona s'approcha de lui. Il pouvait sentir son haleine qui s'était altérée durant les cinq ans qu'ils avaient été mariés.

— Parce que vous êtes un mauvais fermier, Lochiel, c'est pour ça. Vous ne valez absolument rien ici ! Et ne commencez pas à pleurnicher au sujet de

votre maman. Tout le monde sait qu'elle a gagné son argent en se couchant sur le dos et en baisant avec ce maudit Sassenach !

Le sang monta aux joues de Lochiel.

— Ma mère a épousé un Écossais qui m'a protégé et m'a nourri, Cat Mac Gregor, et n'oubliez pas ça !

— Ce vieux Cameron n'était pas votre père, espèce d'idiot ! Elle l'a épousé pour son argent et puis l'a tué, je le jure devant Dieu ! Maintenant, allez-vous-en, laissez-nous en paix ici ! Retournez à vos prostituées dans cette ville perdue !

Lochiel la regarda, rempli de désespoir. Il savait qu'ils n'allaient pas ensemble, mais partir juste comme ça, en laissant à nouveau ses petits garçons ?

Cat sembla soudain se rappeler de quelque chose ; c'était le côté protecteur de Lochiel,

celui qui lui avait fait accepter ce mariage ridicule.

— Mais partez, Lochiel, dit-elle presque en le suppliant, vous savez qu'il n'y a rien pour vous ici. Je prendrai soin de nos enfants, je suis sûre que je le fais bien. Is é Dia amháin a thabharfaidh breithiúnas orm !

Il la regarda, les yeux écarquillés, quand elle le supplia dans sa langue maternelle. Cela avait été leur langage d'amour, bon sang ! Seul Dieu la jugerait ici.

— Revenez voir les garçons quand vous en aurez le temps, les dimanches. Maintenant allez-y, il y a un monde qui vous attend là-bas.

Lochiel partit en se retournant pour regarder, avec nostalgie, les petites fenêtres des chambres où les garçons dormaient

dans leurs lits douilletts. Il n'était plus le bienvenu dans sa propre maison.

Il secoua la tête. Catriona Mac Gregor l'avait eu par les testicules ! Elle l'avait épousé et avec l'argent dont il avait hérité de sa mère, elle avait acheté la ferme que ses neveux, les Mac Duff, avaient mise en vente avant de partir pour les Amériques. Catriona avait donné naissance à quatre fils en cinq ans, ce qui n'était pas un mince exploit à trente ans et plus. Maintenant, elle envoyait son mari faire plus d'argent pour ses besoins personnels, ceux des garçons et de son maudit clan, sans lui donner en retour les avantages qu'un mari recevait pour ses efforts, à savoir une place dans son lit, bien sûr, quand il rentrait à la maison.

Il serra les dents.

Elle avait trente-cinq ans et lui vingt-cinq. Mon Dieu, si jamais un homme pouvait être

récompensé pour avoir été utilisé, il gagnerait le premier prix !

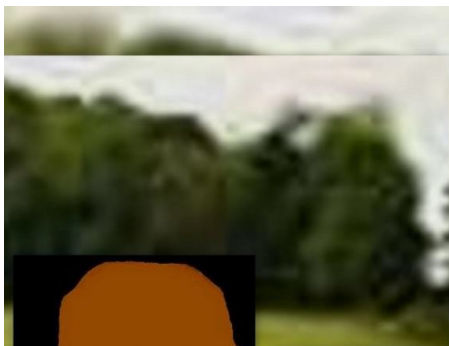
Il se retourna une fois de plus pour regarder la maison qui était légitimement la sienne ; des larmes de rage lui brûlaient les yeux.

Sa monture était attachée à un pilier. Lochiel leva les yeux au ciel ; il lui serait impossible d'atteindre Édimbourg aujourd'hui, mais le temps était assez beau pour dormir à la belle étoile, même si l'air était toujours glacé.

Il s'élança sur son cheval qui souffla doucement par les naseaux pour le saluer.

Il se retourna pour voir si Catriona serait à une fenêtre, mais il n'y avait personne pour assister à sa retraite honteuse.

En avant pour Édimbourg, pensa-t-il amèrement, et si possible, pour une nouvelle vie.



Chapitre 3 : LE HAVRE DE LADY SOPHIA

Il remua quand elle entra dans la chambre.

Elle posa le plateau et se pencha pour l'embrasser sur ses cheveux drus. Ils étaient gris comme les nuages qui planaient au-dessus de Londres.

Elle sourit quand il ouvrit les yeux en tendant les bras vers elle et gloussa lorsqu'il la tira dans le lit somptueux. Elle l'embrassa sur la bouche et put sentir que ses poils de barbe repoussaient.

— Mm, murmura-t-il, où étiez-vous, mon amour ? Vous m'avez manqué quand je me suis réveillé.

Elle blottit sa tête entre le haut de son cou et son épaule, tout en respirant son odeur.
— Je ne crois pas un instant que vous étiez

déjà réveillé, lui répondit-elle d'une voix amusée.

Il sourit dans ses cheveux.

— Mais je l'étais, mon amour, ne le voyez-vous pas ? J'ai attisé le feu.

Elle pencha la tête en arrière pour regarder la grande cheminée de la chambre.

— Comme c'est gentil de votre part, dit-elle en riant, la maison est terriblement froide, vous savez, et il y a juste assez de serviteurs pour pourvoir à nos besoins. Comme vous êtes bien organisé, Jon !

Il se déplaça sur son oreiller en la prenant avec lui par les épaules.

— Whitesands..., dit-elle à voix basse, j'aime cette maison. Est-ce la vôtre ?

— Est-ce du café que je sens là ?

Il respira profondément.

Elle se dégagea rapidement de son étreinte.

— Café et petits pains au miel, confirma-t-elle en saisissant une grande tasse en porcelaine par son anse, buvez-le vite avant qu'il ne refroidisse. La cuisine se trouve à des kilomètres de cette chambre.

Il se redressa contre la tête de lit et plaça le grand oreiller derrière son dos, avant d'accepter la tasse qu'elle lui tendait.

— Y a-t-il un petit pain sans miel ? demanda-t-il, cette maudite dent recommence à faire des siennes quand je mange des choses sucrées.

Elle acquiesça en souriant, puis agita un petit pain non sucré devant ses yeux. Il l'attrapa et le mordit à pleines dents.

Elle s'appuya à son tour contre la tête de lit et but son café noir en appréciant chaque gorgée les yeux fermés. Elle avait déjà mangé un petit pain, en attendant que le cuisinier terminât de préparer son plateau,

et elle estimait qu'un était suffisant. Elle avait grossi ces dernières années et, même si Jon lui disait qu'il la trouvait belle comme elle était, elle ressentait toujours le besoin d'être un peu plus mince.

Il l'embrassa dans le cou en faisant flotter vers elle l'odeur du café et des senteurs matinales. Elle se pencha pour l'embrasser sur la tête.

— C'est à Sophia.

— Quoi ?

Elle s'arracha à ses rêveries de devenir plus mince et plus belle.

— Whitesands, dit-il en hochant la tête.

Il avala la dernière bouchée de son petit pain.

— Richard lui a donné après y avoir été quelque peu encouragé.

C'était sans aucun doute Jon qui l'y avait encouragé, pensa-t-elle.

— Pourquoi ? Sophia n'a pas besoin d'une dot. Elle a juré de ne jamais se marier après..., eh bien après..., vous savez...

— Groathill ? Oui. Cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas besoin d'un endroit à elle. De toute façon, j'ai eu l'impression que Célia la voulait hors de la maison de Londres, maintenant qu'elle est à nouveau enceinte. Je pense que Sophia et Célia ne s'entendent pas bien du tout. Richard a toujours adoré sa sœur et ça n'enchante pas trop son épouse.

Elle hocha la tête distraitement. Depuis le viol de Sophia Grey, la fille d'un duc, l'intérêt de Richard Grey, duc de Lindley, pour sa sœur semblait avoir triplé. Il s'était montré très protecteur envers elle et avait répandu d'autres rumeurs malfaisantes.

Sa jeune femme trop gâtée n'aimait pas du tout Lady Sophia. Mais ça, elle pouvait le

comprendre ; une jeune mariée voulait toujours avoir tout ce qui concernait son mariage pour elle toute seule. Néanmoins, dès que Célia Grey demandait quelque chose, Sophia interférait toujours entre elle et le Duc. D'un autre côté, Célia Grey était une chochette. Son père, le comte de Cornwell, et son atroce épouse l'avaient pourrie gâtée.

Elle avait déploré la décision de Richard Grey d'épouser cette niaise, mais à vingt-sept ans, aucun jeune homme de haut rang ne pouvait être considéré comme raisonnable. Elle aurait toutefois espéré que Richard aurait choisi une fille comme sa sœur aînée. Sophia était extrêmement belle, intelligente et énergique. Elle avait commencé à diriger la vaste demeure ducal alors qu'elle n'était qu'une jeune fille frêle de quatorze ans. Le père de Richard et

de Sophia, William Grey, duc de Lindley, était mort d'une maladie du foie quand Richard n'avait pas encore un an.

— C'est un endroit magnifique, Jon. Ta belle-fille sait-elle que nous lui empruntons ?

Jonathan Montgomery, duc de Rothford, haussa les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose qui échappe aux dédales de son filet d'intelligence. Bien sûr qu'elle est au courant à notre sujet, Audrey.

Il sentit son souffle se couper et tendit le bras pour lui caresser la main. Elle était sèche et plutôt fragile.

— N'ayez aucune crainte de mes beaux-enfants, ma très chère ! Rappelez-vous qu'ils sont de mon côté. J'ai été leur père de substitution pendant près de trente ans.

Elle ne put qu'acquiescer. Elle ne pouvait supporter l'idée que les rumeurs au sujet de sa liaison avec Jon Rothford pussent arriver aux oreilles de son mari vindicatif. Même quand il était loin, sur ses terres écossaises à Loghaire, elle craignait sa colère. Ils n'avaient pas couché ensemble depuis qu'elle avait eu Hengist, leur deuxième fils, car elle ne pouvait supporter qu'il la touchât. Son mari avait eu vite fait de trouver soulagement et consolation auprès d'innombrables amoureuses et maîtresses. Il y avait suffisamment d'Écossaises qui étaient heureuses de partager son lit en échange d'un repas et de quelques pièces. Cependant, il ne prendrait pas son infidélité à la légère ; des hommes comme Loghaire ne portaient pas volontiers les cornes.

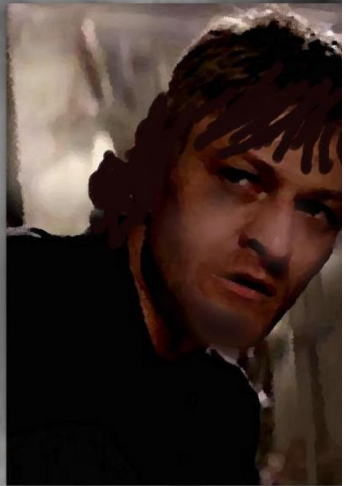
Elle regarda son amant à travers ses cils, tout en finissant de boire son café.

Elle se demandait si Jonathan soupçonnait seulement qu'il était le héros de ses rêves depuis près de trente ans. Elle l'avait vu pour la première fois quand son mari et elle avaient été invités à son mariage avec la belle Élisabeth Belding, Élisabeth Grey à l'époque, duchesse de Lindley, veuve du duc de Lindley. Loghaire avait failli la laisser à la maison ce jour-là, dans la mesure où elle était énorme, vu qu'elle attendait son premier enfant, et qu'il détestait la voir ainsi, mais elle avait insisté pour aller à la noce.

Elle n'avait jamais vu Jon avant cela. Loghaire détestait divertir les « Sassenachs », mot gaélique qu'on utilisait en se moquant pour désigner les Anglais. Quand elle avait fait sa première sortie à Londres, Jonathan régnait sur son duché dans le Nord.

Elle avait détesté la nouvelle duchesse de Rothford au premier coup d'œil, comprenant très bien que son aversion venait du fait qu'elle en était verte de jalousie. Comment une femme de si basse classe avait-elle pu séduire deux ducs l'un après l'autre ? Élisabeth Grey avait été la fille d'un modeste colonel dont les biens en Irlande avaient été suspects et auraient fait de lui tout au plus une sorte de chevalier. La rumeur disait que sa mère avait été une actrice, mais personne ne pouvait le confirmer avec certitude, dans la mesure où elle était d'origine irlandaise et qu'elle portait un nom tellement prétentieux qu'on aurait pu douter que c'était son vrai nom.

Jonathan Montgomery avait été ravi d'avoir enfin Élisabeth comme épouse.



Audrey savait qu'il avait failli se battre en duel pour elle avant cela, avec le vieux Lindley, mais quand il avait quitté le pays pour se rendre à l'une des guerres contre les Français, Lindley avait saisi sa chance et s'était assuré qu'elle irait dans son lit en lui passant la bague au doigt, chose que Jonathan n'avait pas été disposé à lui offrir à l'époque. Après moins de trois ans de mariage, William Lindley mourut et Jonathan put à peine attendre son année de deuil avant d'emmener Élisabeth devant l'autel. À vingt-deux ans, Élisabeth Belding était plus belle que jamais. Elle avait porté les deux enfants de Lindley, Sophia et Richard, qui eurent le beau-père le plus merveilleux du royaume, quand elle eut épousé Jonathan Montgomery.

Comme Audrey s'était trouvée vilaine à ce mariage ! Elle n'avait jamais été connue pour sa beauté et Loghaire ne l'avait épousée que pour son argent, se vantant à ses amis qu'il la prendrait par-derrière, de sorte qu'il n'aurait pas à voir son laid visage. Entendre cette rumeur l'avait profondément blessée, mais à ce moment-là, elle était déjà enceinte de leur premier-né, Philip ; le Comte avait ensuite attendu environ un an avant de revenir dans son lit. Il n'avait pas couché avec elle de la façon dont il s'était vanté à ses amis. En fait, il avait étrangement été plutôt amoureux, jusqu'à ce qu'elle eût mis fin à cela en lui annonçant qu'il y avait un nouvel enfant en route. Depuis lors, elle lui avait fermé sa porte. Il avait encore essayé quelques fois de s'approcher d'elle après la naissance de Hengist, mais elle s'était refusée à lui,

pensant qu'il n'avait pas l'une de ses maîtresses dégoûtées à disposition et que c'était pour cela qu'il se tournait vers elle. Elle avait ressenti un tel soulagement de ne plus avoir à partager son lit.

Audrey était la nièce du duc de Lindley, éloignée au deuxième degré. Son père était l'un des nombreux cousins du Duc et sa mère était une Wharton, de la branche fortunée de cette illustre famille, qui avait beaucoup d'argent et pouvait offrir une bonne dot à sa vilaine fille. Loghaire avait bondi sur la dot, et comme il était la plupart du temps dans le camp écossais de Rothford, au lieu de celui de Lindley, ses parents avaient accepté le mariage ; Loghaire était nécessaire à l'équilibre entre les deux duchés écossais, et si Loghaire avait une Lindley dans son lit, ils s'étaient dit que la balance serait équilibrée.

Jon la prit dans ses bras dès qu'elle eut terminé son café.

— Jonathan, nous devons partir !

Elle se tortilla dans ses bras encore forts.

Il l'embrassa sur le bout du nez et lui offrit son plus beau sourire.

— Juste encore une fois, ma beauté, je vais devoir aller à Édimbourg pour le mariage de John et je doute que nous serons en mesure de nous voir là-bas.

Ma beauté. Il l'avait dit à nouveau.

Pourquoi m'appellez-vous comme ça, Jon ? dit-elle à voix basse.

Ma beauté ?

Ses yeux se mirent à briller.

Parce que vous êtes belle, Audrey, regardez-vous !

— Vous savez que je ne le suis pas. Je n'arrive pas à la cheville de votre femme...

Elle le sentit se raidir au moment où elle fit allusion à sa femme morte depuis longtemps.

Puis il l'embrassa fermement sur les lèvres.

— Élisabeth a été mon grand amour à l'époque où j'étais un jeune garçon stupide. C'est vrai que nous nous sommes mariés après la mort de Lindley et qu'à en croire les histoires, c'était mieux qu'un conte de fées.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Pour autant que je sache, c'était l'histoire d'amour la plus romantique du siècle.

Il fit une grimace en la serrant dans ses bras.

— Il m'a fallu un certain temps pour découvrir qu'elle était une mégère manipulatrice, une mégère très futée. Je ne pense pas qu'elle fût capable d'aimer. Plus

elle vieillissait, plus la belle pomme dorée se révélait être pourrie de l'intérieur. Elle pouvait jouer le rôle de l'épouse aimante et du « grand amour » à merveille, mais en fin de compte, je connaissais la femme égocentrique et trop gâtée qu'elle était vraiment.

Elle n'avait pas de cœur, Audrey. La preuve, c'est que, sur son lit de mort, elle a forcé John à se marier avec cette gamine, Lizzie Campbell. John n'avait que douze ans, pour l'amour de Dieu, et Lizzie probablement même pas trois. Savez-vous pourquoi ?

Audrey secoua lentement la tête. Comme tout le monde dans le royaume, elle s'était toujours interrogée au sujet de ce souhait sur son lit de mort.

— Cette fille était la « petite-fille » de son père. Il avait eu un fils, après qu'il eut

